

Le présent volume rassemble les communications du Colloque "Diachro 2", qui s'est tenu à Paris les 15, 16 et 17 janvier 2004.

La diachronie du français fait bien apparaître la diversité, et la richesse des thèmes traités ; c'est l'ensemble des domaines de l'analyse linguistique qui se trouve en effet abordé ici, depuis le niveau phonétique, avec des études sur la syllabation ou sur la prosodie, jusqu'au champ pragmatique et textuel, bien représenté par des contributions sur les modalisateurs ou sur les "mots du discours". La morphosyntaxe est évidemment présente, qu'il s'agisse de prendre en compte le système pronominal, la détermination nominale ou les constructions verbales.

L'utilisation de méthodes et de concepts nouveaux, le recours aux grands corpus informatisés font que ce recueil est un bon reflet de ce qu'on peut considérer comme un renouveau des études diachroniques.



9 782864 807636

ISBN
978-2-86480-763-6
28 €

Etudes sur le changement linguistique en français

PUN

Sous la direction
de Bernard Combettes
et Christiane Marchello-Nizia

Etudes sur le changement linguistique en français

PRESSES UNIVERSITAIRES DE NANCY

**Recueil publié par Bernard Combettes
et Christiane Marchello-Nizia**

**ETUDES SUR LE CHANGEMENT
LINGUISTIQUE EN FRANÇAIS**

**Ouvrage publié avec le soutien financier
de l'UMR ATILF/Nancy Université-CNRS
Mise en page réalisée par Françoise Muller-Riets**

ISBN - 978-2-86480-763-6

© 2007

**Presses Universitaires de Nancy
42-44, avenue de la Libération
BP 33-47
54014 Nancy Cedex**

**En application de la loi du 11 mars 1975, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français du copyright,
6 bis, rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris**

PRESSES UNIVERSITAIRES DE NANCY

SOMMAIRE

Disparition de <i>ains</i> et évolution du système grammatical <i>Par Claire Badiou-Monferran</i> (Université Paris IV)	p. 7
Récrire en <i>franzoyz</i> au XV ^e siècle : variation et/ou changement ? <i>Par Annie Bertin</i> (Université Paris-X)	p. 27
Locutions figées sans changement de classe grammaticale <i>Par Olivier Bertrand</i> (Ecole Polytechnique et ATILF/CNRS)	p. 41
L'épreuve du temps réel et la variation pronominale à la première Personne du pluriel en français Québécois du XIX ^e et XX ^e siècles <i>Par Hélène Blondeau</i> (Université de Floride)	p. 53
Le maintien du <i>H</i> aspiré au 18 ^e siècle : l'éclairage des créoles français <i>Par Anne-Marie Brousseau</i> (Université de Toronto)	p. 65
Les premiers stades de développement de l'article défini <i>Par A. Carlier</i> (U. Valenciennes) & <i>W. De Mulder</i> (U. Anvers)	p. 85
La linguistique variationnelle et les changements linguistiques 'mal compris' : le cas du <i>ne</i> de négation <i>Par Andreas Dufter & Elisabeth Stark</i> (Université de Berlin)	p. 115
De <i>puis</i> à <i>depuis</i> : préfixation et évolution sémantique <i>Par Benjamin Fagard</i> (Université Paris 7 et Roma 3)	p. 129
Les adverbiaux <i>en vérité</i> et <i>à la vérité</i> en moyen français et en Français préclassique <i>Par Corinne Féron</i> (Université du Maine)	p. 145
De <i>l'autre source</i> à <i>l'autre modèle du dire</i> : de l'origine des tours modalisateurs en <i>comme</i> et <i>dire</i> du FC <i>Par Annie Kuyumcuyan</i> (Université Nancy 2 et ATILF)	p. 157
<i>Madame</i> à <i>les madames</i> : évolution du possessif dans les titres en diachronie <i>Par Dominique Lagorgette</i> (Université de Savoie)	p. 173
Pour une méthodologie d'étude de la ponctuation médiévale basée sur une approche typologique <i>Par Alexei Lavrentiev</i> (Université de Lyon)	p. 191
Quelques changements prosodiques du français parlé de 1900 à 2000 <i>Par Philippe Martin</i> (Université Paris 7)	p. 205
Verbes supports à base nominale : étude variationnelle de manuscrits <i>Par F. Martineau, C. Pignatelli et L.</i> (Université Copenhague)	p. 217
L'évolution du présentatif <i>veez ci/la</i> en français médiéval <i>Par Evelyne Oppermann-Marsaux</i> (Université Paris III)	p. 235

Évolution des pronoms en <i>-un</i> : les destins croisés de <i>quelqu'un</i> et <i>quelques-uns</i> Par Catherine Schnedecker (Université Strasbourg 2)	p. 247
Le statut syllabique multiple des séquences <i>muta cum liquida</i> : l'exemple du gallo-roman Par P. Ségéral (Université Paris 7) et T. Scheer (Université Nice)	p. 261
A propos de l'article zéro devant les noms attribués : état de la question en moyen français Par André Valli (Université de Provence)	p. 283
De <i>totevoie</i> à <i>toutefois</i> : Sur quelques (ir)régularités dans le changement Par Anne Vanderheyden (Université d'Anvers)	p. 295

DISPARITION DE *AINS* ET ÉVOLUTION DU SYSTÈME GRAMMATICAL

Claire BADIOU-MONFERRAN
Université Paris IV-Sorbonne
EA "sens et texte"

Dans cet article, nous revenons sur l'histoire de la disparition de *ains*, connecteur qui a vu ses emplois se réduire massivement dans le premier tiers du XVII^e siècle, et a disparu dans le second tiers du XVII^e siècle, pour être remplacé par la conjonction de coordination *mais*¹.

1. PRÉ-REQUIS

L'examen de cette question nécessite que soient rappelés les pré-requis suivants.

1.1. Il existe deux *mais* en français

Comme l'ont bien montré O. Ducrot & *alii*² après d'autres, notamment après J. Melander³, il existe deux *mais* en français :

- un *mais argumentatif*, (noté *mais 1*) équivalent du *pero* espagnol ou du *aber* allemand, qui articule deux arguments *p* et *q* conduisant à deux conclusions contraires, *r* et *NONr*, et donne *q* comme un argument plus fort pour *NON R* que *p* pour *r*. Dans :

(1) Il est riche (arg. *p*) **mais** il n'est pas beau (arg. *q*)

¹ Rappelons pour mémoire que la concurrence de *ains* et de *mais* s'exerce dès les temps les plus reculés de l'ancien français. Jusqu'au XIII^e siècle, *ains* est plus employé que *mais*; mais à partir du XIV^e siècle, *ains* amorce un lent déclin. Voir à ce sujet Rodríguez Somolinos 2000, et surtout Schøsler & Reenen 2000, notamment p. 96, qui, distinguant les genres de textes, observent que la récession de *ains* est plus précoce dans les écrits littéraires (elle date tout début du XIV^e siècle) que dans les écrits juridiques (où l'emploi de *ains* reste encore relativement fréquent à la fin du XIV^e siècle).

² Voir Anscombe & Ducrot 1977; et Ducrot & Vogt 1979.

³ J. Melander 1916. J. Melander distingue un *mais modifiant* (*mais argumentatif*) et un *mais excluant* (*mais rectificatif*).

LE STATUT SYLLABIQUE MULTIPLE DES SÉQUENCES
MUTA CUM LIQUIDA :
L'EXEMPLE DU GALLO-ROMAN

Tobias SCHEER

Université de Nice, UMR 6039

Philippe SÉGÉRAL

Université Paris 7, UMR 7110

1. INTRODUCTION

Les groupes obstruante-liquide [infra "TR", où T est une obstruante et R une liquide] ont attiré l'attention de toutes les théories phonologiques en raison de leur position-charnière dans la structure syllabique et de leurs effets contradictoires. En effet, les groupes TR ont tantôt les effets d'une seule consonne, tantôt ceux d'un "groupe entravant" de type RT, TT et RR, c'est-à-dire d'une séquence hétérosyllabique "entrave (coda) + attaque".

Les théories phonologiques se sont toujours efforcées d'attribuer aux groupes TR un statut uniforme — éventuellement assigné par défaut. Cette démarche, pensons-nous, procède d'une erreur fondamentale : si l'interprétation syllabique des groupes RT classiques est univoque (= coda + attaque), les groupes *muta cum liquida* cachent, sous une surface phonétique identique, des réalités syllabiques **multiples**. Cette pluralité de statuts syllabiques possibles devant s'entendre, précisons-le, comme existant dès le niveau lexical : les propriétés syllabiques d'un groupe TR sont définies dans le lexique et ne procèdent pas d'un processus phonologique ultérieur (tel celui, bien connu, proposé sous le nom de "Coda Capture", cf. infra).

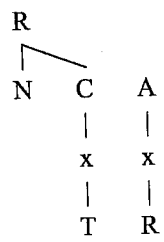
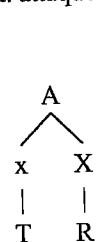
Autrement dit, si leur seule apparence phonétique permet d'atteindre l'identité syllabique des groupes RT, TT et RR, les propriétés phonétiques des groupes *muta cum liquida* en revanche ne fournissent aucune indication sûre sur leur statut phonologique et syllabique. Celui-ci ne peut qu'être déduit des effets que l'objet TR en question induit.

Plus précisément, nous soutenons que l'objet phonétique TR peut

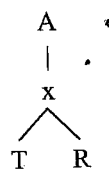
instancier **trois** identités syllabiques différentes, à savoir, dans le cadre des représentations autosegmentales désormais classiques :

(1) *muta cum liquida* : identités syllabiques possibles

a. attaque branchante b. coda-attaque



c. segment à contour



et que ces trois structures sont distribuées dans les langues de manière *a priori* arbitraire au même titre que d'autres catégories lexicales.

On notera que la structure à contour, type (1c), a déjà été proposée, pour les besoins d'une analyse particulière (Hirst 1985, Steriade 1994), ou avec une ambition plus générale (Rennison 1998, Rennison & Neubarth 2003, Lowenstamm 2003).

Mais, classiquement, on fait de la représentation (1a), l'"attaque branchante", la représentation canonique des groupes TR. Et cette vision a été adoptée, sous des formes variées plus ou moins sophistiquées, par une partie des phonologues générativistes. La structure syllabique telle qu'elle a été (ré-)introduite dans le modèle génératif à fin des années 70 (Kahn 1976) est de type procédural : un algorithme constitue en syllabes les séquences linéaires de segments fournies par le lexique. La clef de voûte de tous les algorithmes de syllabation est le Principe de la Maximalisation des Attaques, exposé dans tous les manuels de phonologie (cf. Roca 1994 : 151ss, Spencer 1996 : 88ss, Gussenhoven & Jacobs 1998 : 151ss). Ce principe impose d'accommoder autant de segments que possible dans l'attaque, et de constituer les consonnes restantes en coda, "autant que possible" étant défini par la sonorité, qui doit obligatoirement croître au sein d'une attaque. Or, l'effet majeur d'un tel algorithme est que tout groupe TR intervocalique V_1TRV_2 sera invariablement homosyllabique V_1TRV_2 . Si, donc, un phénomène particulier montre qu'un groupe TR entrave la voyelle précédente, la syllabation originale doit être modifiée. Le T doit être arraché à l'attaque et réinterprété en tant que coda de la voyelle précédente : c'est la Coda Capture. Ce principe a été inauguré par Kahn (1976) sous la forme d'ambisyllabité, qui en est une variante modérée car le lien avec l'attaque d'origine n'est pas coupé (voir Harris 1999 pour un survol historique de la notion de Coda Capture).

On a donc dans l'"attaque branchante" (1a) la "véritable" identité de TR, qui, le cas échéant et moyennant une motivation explicite, peut subir

d'autres transformations (ambisyllabité, Coda Capture). L'algorithme de syllabation, conçu comme universel, constitue tout groupe TR en attaque branchante (1a) parce que c'est cette structure qui est réputée non-marquée, cette affirmation ne reposant elle-même que sur une fréquence prétendument majoritaire de cette structure dans les langues du monde. Or, même s'il était vrai que TR est le plus souvent (1a) — et cela est probablement faux si l'on veut bien ôter les lunettes indo-européennes¹, rien n'autoriserait à inscrire dans la théorie phonologique ce résultat comptable. Car nous pensons, à l'instar par exemple de Lass (1984 : 278sq) et de Newmeyer (1998), qu'il incombe au linguiste de caractériser ce qui est une grammaire possible (Langue), non ce qui est une grammaire probable (Parole).

A rebours de la conception procédurale qui a été celle des premiers modèles génératifs, nous nous efforcerons de montrer que, si une langue n'exhibe pas nécessairement les trois objets montrés sous (1), elle peut abriter deux d'entre eux, ou tous les trois². Ces structures coexistantes sont alors enregistrées dans le lexique telles quelles et ne procèdent en synchronie d'aucun processus grammatical transformant l'une dans l'autre.

Nous prendrons appui pour cela sur le gallo-roman. Les faits diachroniques en gallo-roman offrent en effet l'occasion d'apercevoir, simultanément ou successivement, chacune des trois structures syllabiques représentées en (1) et, en particulier, à côté de l'attaque branchante (1a), les structures (1b) et (1c).

Nous nous intéresserons tout d'abord aux mots de type *colubra* (section 2). Le casse-tête syllabique notoire que ce paradigme représente permet en effet de toucher du doigt la plasticité syllabique des groupes TR.

Nous nous tournerons ensuite vers le cas des séquences Consonne + yod (section 3). Bien que ces groupes ne soient pas à strictement parler des séquences TR, la capacité évidente (cf. le français moderne) qu'elles partagent avec les groupes TR de constituer des attaques branchantes de type (1a), rend particulièrement significatif que la seule interprétation syllabique possible de ces groupes en gallo-roman soit, comme nous le verrons, la structure hétérosyllabique de type (1b).

Enfin, nous étudierons, en section 4, les groupes TR qui émergent dans la langue du fait des épenthèses consécutives à la chute de la voyelle post- ou prétonique (*cam(e)ra* > *chambre*) et nous montrerons que, représentant un renforcement en position forte, ils répondent nécessairement à une structure à contour de type (1c). Le bien-fondé de l'analyse se vérifie dans les cas de r intrusif (*vitiicula* > *vriille*) et de métathèse de r (*temp(e)raare*

1 En dehors des langues indo-européennes, en effet, le comportement des groupes TR est loin de pencher statistiquement du côté (1a). En afroasiatique, par exemple, les groupes TR sont typiquement de type (1b).

2 Par ailleurs, nous pensons qu'il existe certaines régularités qui régissent, au sein d'une langue donnée, la distribution des trois structures possibles. Sur ce point, que nous n'aborderons pas ici, cf. Ségéral & Scheer (sous presse).

> *tremper*) que nous examinons pour finir : sous l'éclairage nouveau que nous proposons, ces faits erratiques retrouvent interprétabilité et cohérence.

2. UN CASSE-TÊTE CLASSIQUE DU GALLO-ROMAN : COLUBRA

Il est bien connu que l'évolution des mots du type *colubra* pose problème en gallo-roman. Il s'agit des mots latins d'au moins trois syllabes et présentant un groupe TR qui suit immédiatement la voyelle brève pénultième. Les exemples que les grammaires citent classiquement sont³ : *colubra*, *cathedra*, *tonitru*, *integru*, *palpetra*, auxquels on pourra ajouter six mots dont les évolutions sont parfois un peu plus compliquées : *tenebras*, **alacru* / **alecru*, *pullitru -tra*, *feretru*, *podagru*, **taretra -tru* / *taratru* (< lat. cl. *terebra*, fr. *tarière*). Soit un total de onze mots, qui constituera ici notre base de raisonnement.

Avant de considérer les problèmes que soulève l'évolution de ce type de mots en gallo-roman, on notera qu'en latin classique déjà ces mêmes mots font problème.

Le latin connaît, on le sait, un phénomène de fermeture ("apophonie") des voyelles brèves en syllabe intérieure (Niedermann 1985 : 18-31). L'apophonie produit des résultats différents en syllabe ouverte et fermée. En syllabe ouverte, la fermeture aboutit à i ou u sauf devant r où l'on a e (*inferus*, *numerus*, *legeris* vs. *legitur*, *operis* < *opus* etc.), tandis qu'en syllabe fermée, a ne s'élève qu'à e (e reste inchangé) et o à u : *facio* > *conficio* vs. *factus* > *confectus*.

Les mots de type *colubra* sont, en latin classique, proparoxytoniques : leur syllabe pénultième, à voyelle brève, est une syllabe ouverte. La voyelle de leur syllabe intérieure, placée en syllabe ouverte et non suivie de r, devrait donc être toujours haute. Or si on a en effet dans *tonitru* et *pullitra* la voyelle haute attendue, *cathedra*, *tenebras*, *palpetra*, *feretru* et *integru* présentent, eux, une voyelle interne moyenne⁴. Ce qui indique une syllabe interne ouverte dans les deux premiers mots, mais fermée dans les cinq derniers et donc un groupe TR homosyllabique dans deux mots, mais hétérosyllabique

3 Voir par exemple : Meyer-Lübke (1890 : I. 523), Vendryes (1902 : 94 n.1), Nyrop (1904 : I.161-162), Clédât (1917 : 2), Bourciez (1930 : 37), Elcock (1960 : 40), Pope (1952 : 100), Bourciez & Bourciez (1967 : 27), Fouché (1969 : II.151-153), Lanly (1971 : 38 n.1), Carton (1974 : 144), La Chaussée (1974 : 164), Väänänen (1981 : 34), Niedermann (1985 : 16-17), Zink (1986 : 178-179), Allières (2001 : 20).

4 Certains mots du type *colubra* exhibent un a en syllabe intérieure en contradiction avec la loi de l'apophonie : *alacre*, *podagru* et peut-être *taratru*. De fait, un a se maintient parfois en syllabe interne (pour une liste, voir Vendryes 1902 : 289-292). Dans certains cas il s'agit d'emprunts au grec (ainsi *podagru*) où la voyelle originale a été maintenue. Dans les autres cas, on invoque généralement un effet harmonique déclenché par la voyelle de timbre a que ces mots présentent en effet régulièrement dans leur syllabe initiale (Vendryes 1902 : 291, Maniet 1975 : 129, Niedermann 1985 : 30). Cependant la plupart de ces mots anormaux du point de vue du latin classique ont des réflexes romans qui supposent des formes apophonisées : afr. *haliegre* et it. *allegro* supposent **alecre/-u*, afr. *tarièdre* **taretru*.

dans les cinq autres. Dans ces derniers, la contradiction est d'ailleurs à son comble : l'accentuation proparoxytonique suppose en effet une syllabe interne ouverte, tandis que le timbre de la voyelle de cette même syllabe indique une syllabe fermée⁵. En d'autres termes, le groupe TR apparaît dans ces mots, tantôt homosyllabique (1a) tantôt hétérosyllabique (1b) selon que l'on considère l'accent ou le timbre de la voyelle intérieure⁶.

On retrouve des contradictions similaires dès lors que l'on considère l'évolution des mêmes mots en gallo-roman.

Quatre critères permettent *a priori* de contrôler en gallo-roman le statut syllabique du groupe TR au sein du paradigme *colubra* : 1) la place de l'accent, 2) le développement de la voyelle tonique précédant le groupe TR, 3) l'évolution de l'obstruante et 4) le devenir de la voyelle finale au cas où elle est différente de a.

Considérons d'abord l'accent. Le paradigme *colubra* se caractérise par le fait que la voyelle tonique latine n'est plus celle qui porte l'accent en gallo-roman. Ainsi le proparoxyton *colubra* est devenu paroxyton, **colobra*⁷, en latin vulgaire : la diphtongue ue d'afr. *coluevre* (passée en français mod. à [œ]) est le continuateur régulier de o bref tonique latin.

Mais il faut noter tout de suite que le processus n'est pas sans ambiguïté. Le tableau ci-dessous récapitule la situation pour les onze mots du paradigme au regard de ce changement d'accentuation :

5 L'ambiguïté de *muta cum liquida* apparaît également dans la scansion : la quantité de la syllabe qui précède les groupes TR a été, selon les périodes, brève ou "libre", i.e. longue. Pour une discussion circonstanciée de ces faits cf. Timpanaro (1965).

6 Les variations dans le timbre de la voyelle brève de la syllabe interne de ces mots sont parfois passées sous silence (Grandgent 1934, Palmer 1968, Monteil 1970). Chez d'autres, l'existence d'un aboutissement e de l'apophonie devant *muta cum liquida* est admis sans qu'il soit fait mention de la contravention que cela constitue par rapport au schéma général ni de l'existence des contre-exemples du type *tonitru* (Juret 1938 : 77, Niedermann 1985 : 29). Ernout & Meillet (1985 : 695 s.u. tono) et Fouché (1969 : 152 rq. 2) relèvent aussi de cette catégorie, quoiqu'ils s'efforcent de rendre compte du timbre apophonique "anormal" dans *tonitru*. Vendryes (1902 : §344), quant à lui, évite toute référence à la syllabe. Selon lui, le résultat est simplement e "devant un groupe de consonnes" et il ne mentionne pas *ionitru*. Enfin, Meillet & Vendryes (1963 : §193 rq. 2, §202 et rq.), Timpanaro (1965 : 1090 "nel latino preistorico la sillabazione del tipo in-teg-rum è per noi garantita dal vocalismo"), Maniet (1975 : § 57 rq. 2 et § 10 rq. 2), Väänänen (1981 : § 49) examinent la question du timbre apophonique e devant les groupes TR et concluent au statut hétérosyllabique de ceux-ci mais laissent sans explication le modèle *tonitru*.

7 Sur le passage à o ouvert de o fermé < u bref tonique latin devant labiale, cf. Bourciez (1930 : § 72 rq. 1).

- (2) a. changement accentuel : proparoxyton > paroxyton
- | | | | |
|----------|---|-----------|------------------------|
| colubra | > | *colobra | afr. <i>couluevre</i> |
| cathedra | > | *cathedra | afr. <i>chaiere</i> |
| tenebras | > | *tenebras | afr. <i>teniebles</i> |
| tonitru | > | *tonitru | afr. <i>tonoire</i> |
| *taratru | > | *taratru | afr. <i>tariedre</i> |
| podagru | > | *podagru | afr. <i>pouacre</i> |
| alacre | > | *alecru | afr. <i>(h)aliegre</i> |
- b. accent inchangé
- | | | | |
|----------------|---|---|------------------------------------------|
| pullitra, -tru | > | — | <i>poutre</i> (mais it. <i>puledro</i>) |
| feretru | > | — | afr. <i>fierre</i> |
- c. doublets
- | | | | |
|----------|---|-----------|---------------------|
| palpetra | > | *palpetra | <i>paupière</i> |
| | > | — | afr. <i>paupres</i> |
| integru | > | *integru | <i>entier</i> |
| | > | — | afr. <i>entre</i> |

Comme on le voit, les mots sous (2a) illustrent la modification accentuelle décrite, mais les deux items sous (2b), en revanche, ne participent pas à ce mouvement : l'accentuation latine s'est maintenue dans leurs réflexes gallo-romans. Enfin, les deux mots sous (2c) proposent à la fois des continuateurs avec et sans changement accentuel⁸.

Cela étant, le changement accentuel est un processus que l'on observe dans ce type de mots. En supposant que le mécanisme qui distribue l'accent est le même en latin et en gallo-roman (la littérature à propos de cette question sera discutée infra), le groupe TR des items *colubra* où la voyelle tonique n'est pas la même qu'en latin doit être devenu hétérosyllabique puisque l'accent est pénultième si celle-ci est entravée. Pour les mots sous (2a), il faut donc compter avec une syllabation colub.ra en latin vulgaire, c'est-à-dire une structure syllabique de type (1b) pour le groupe TR : coda + attaque.

Le deuxième indice qui permet de juger du statut syllabique des groupes TR est l'évolution de la voyelle tonique précédente. Les voyelles toniques, en gallo-roman, ont en effet, on le sait, un devenir différent selon qu'elles se trouvent en position libre ou entravée. Or, contrairement à ce que l'on est en droit d'attendre étant donné l'évolution de l'accent précédemment évoquée, la voyelle médiane du paradigme *colubra* présente le développement régulier d'une voyelle tonique libre.

8 Fouché (1966 : 153, 629) suppose une métathèse de r pour rendre compte de afr. *entre* : *integru* > **intregu* (attestée dans roum. *intreg* et esp. *intregar* < *integrare*) et un traitement analogue est possible dans afr. *paupres* < **palpretas* < *palpetras*. L'accent n'aurait alors en effet aucune raison de bouger. Mais, quoi qu'il en soit, la métathèse n'a pas lieu dans *pullitru* et *feretru*.

Ainsi, un a tonique reste inchangé en syllabe fermée mais produit un e en syllabe ouverte : *parte* > *part* vs. *pratu* > *pré*. Or les deux représentants concernés du paradigme, afr. *tarere* < **taratru* et afr. *alaigre* < **alacru*, indiquent clairement que la syllabe tonique est libre. De la même manière, e ouvert tonique (< lat. e bref) demeure en position entravée mais diphtongue en je en syllabe ouverte *herba* > *herbe* vs. *pede* > *piéd*. Or, ici également, tous les membres du paradigme qui ont e bref tonique se présentent avec la diphtongue : **tenebras* > afr. *teniebles*, **catedra* > afr. *chaiere*, **integru* > *entier*, **alecru* > afr. *haliegre*, **palpetra* > *paupière*. De même pour la voyelle postérieure moyenne o ouvert tonique (< lat. o bref), qui demeure en syllabe fermée (*morte* > *mort*) mais diphtongue en we en syllabe ouverte : **colobra* montre, on l'a vu, un résultat diphtongué (afr. *coluevre*). Enfin, e fermé tonique (< lat. i bref et e long) apparaît tel quel devant entrave mais devient wa en position libre (*virga* > *verge* vs. *tela* > *toile* [twalə]). Sans surprise, **tonitru* > afr. *tonoire* indique une évolution en syllabe ouverte.

Le résultat est ainsi sans équivoque : l'évolution des toniques suppose une syllabe ouverte, et donc des groupes TR homosyllabiques⁹.

Passons à présent au troisième critère : l'évolution de l'obstruante au sein du groupe TR. Pour les raisons exposées dans la note 9, on écartera les groupes labiale + latérale [pl,bl]. Restent donc, pour les labiales, les séquences avec [r]. L'argument ici reposé sur le fait que les labiales ont un destin différent selon qu'elles sont placées en coda ou en position intervocalique. Dans le premier contexte, elles sont perdues : *rupta* > *route*, *subtile* > afr. *sotil*, *cub(i)tu* > afr. *cote*, *code*. A l'intervocalique, au contraire, elles demeurent sous une forme spirante [v] : *ripa* > *rive*, *faba* > *fève*, *capra* > *chèvre*, *lep(o)re* > *lièvre*, *labra* > *lèvre*. On peut donc statuer sur la nature syllabique des groupes TR : la labiale disparaîtra en effet si le [r] qui suit est hétérosyllabique, mais au contraire produira un [v] au cas où le [r] appartient à la même syllabe¹⁰.

Un seul mot du paradigme, *colubra* lui-même, est utile ici. Mais il indique la même chose que le devenir de la voyelle tonique : la labiale spirantise, ce qui suppose que le groupe TR est homosyllabique.

Enfin, le quatrième critère qui permet de contrôler le statut syllabique de *muta cum liquida* est l'évolution de la voyelle finale. En gallo-roman, les voyelles latines finales autres que a n'ont survécu, sous la forme d'un schwa,

9 Les groupes TR ou T est une labiale et R la latérale, [pl,bl], apparaissent déviants de façon générale dans la langue : dans lat. *fab(u)la* > *fable* ou *cap(u)la* > afr. *chable*, non seulement on devrait avoir e et non a pour la voyelle tonique, mais encore l'occlusive dans [pl,bl] devrait spirantiser, ce qui n'est pas le cas : *duplu* > fr. *double*, lat. *tab(u)la* > *table* etc. Bourciez & Bourciez (1967 : 221) fournissent une explication évidente pour le comportement déviant de [bl,pl] : l'aboutissement spirantisé attendu [vl] est une séquence illicite en français, ce qui a prévenu la formation d'un groupe homosyllabique.

10 Dentales et vélaires sont inutilisables ici : les premières sont perdues et en coda et à l'intervocalique (*ret(i)na* > *rêne*, *rad(i)cina* > *racine*, *vita* > *vie*, *nuda* > *nue*) ; les secondes se résolvent généralement en yod aussi bien en coda qu'entre voyelles.

que si elles étaient précédées d'un groupe consonantique homosyllabique. Dans toute autre situation, les voyelles finales ont disparu¹¹. On peut comparer par exemple *febre* > *fièvre*, *duplu* > *double*, *inflo* > *enfle* où *muta cum liquida* exige le maintien d'un appui vocalique à sa droite, avec d'autres groupes consonantiques où les voyelles finales autres que a ont été perdues : RT *ventu* > *vent*, *portu* > *port*, *arcu* > *arc* ; RR *caballu* > *cheval*, *ferru* > *fer* ; TT *factu* > *fait*.

Les analyses, d'ordinaire, font valoir la "lourdeur" du groupe TR, par opposition aux autres séquences : celles-là, mais non celles-ci, ont besoin d'une béquille vocalique afin d'exister¹². Appliqué au paradigme *colubra*, cela implique qu'une séquence CCV# a dû être homosyllabique si la voyelle finale (autre que a) a survécu en gallo-roman. Or les mots correspondants présentent un schwa final : **tonitru* > afr. *tonoire*, **podagru* > afr. *pouacre*, **alacre* > afr. (*h*)*aliegre/alaigre*, *feretru* > afr. *fiertre*, **taratru* > afr. *tarere*¹³. Le contrôle offert par l'évolution des voyelles finales suggère donc, tout comme les deux précédents, un état homosyllabique pour les groupes TR du paradigme *colubra*.

En résumé, donc, le déplacement de l'accent est remarquable, et ce doublement : d'une part le résultat général est en opposition avec le témoignage de tous les autres contrôles, d'autre part les onze membres du paradigme ne se comportent pas de manière uniforme sous ce rapport. Au contraire les trois autres tests fournissent un résultat homogène en ce qui concerne le groupe TR qui apparaît invariablement homosyllabique.

Voyons maintenant rapidement comment cette situation a été interprétée dans la littérature.

Nous avons rappelé plus haut que le comportement de *muta cum liquida* était ambigu en latin. Par ailleurs, le changement accentuel dans le paradigme *colubra* a dû survenir de bonne heure puisque toutes les autres évolutions — la diphtongaison, par exemple — supposent ce changement. Une solution chronologique, qui prévoit des périodes différentes où les groupes TR sont tantôt homosyllabiques, tantôt hétérosyllabiques, est donc assez naturelle. Ce scénario suppose les étapes suivantes : lat. cl. V.TRV >

11 Dans le détail, les choses sont un peu plus complexes, mais sans conséquence pour ce qui nous occupe ici. Voir Bourciez & Bourciez (1967 : § 13-15), Fouché (1966 : 502-506).

12 Le contraste se voit toujours en français moderne. Le groupe TR final est instable et peut perdre le R : *autre*, *livre*, *ministre* sont souvent prononcés *aut'*, *liv'*, *minist'* (Dell 1973 : 224 et suiv., 1976). Les mots à RT final, au contraire, comme *porte* [pɔrt], *larve* [larv], *parc* [park] ne montrent aucune tendance à perdre du matériel consonantique.

13 Le réflexe d'**integru*, *entier*, n'offre pas le schwa final attendu. L'évolution des groupes TR avec T=vélaire semble produire un schwa final : *agru* > *aire*, *cicere* > afr. *çoire*, *soceru* > afr. *suere*, *suire* (ainsi probablement, *contra* Fouché 1966 : 626 et Bourciez & Bourciez 1967 : § 116-H, que le résultat des infinitifs *facere*, *legere*, *dicere*, *ducere*, **bragere*, **ragere*, **ccocere*... > *faire*, *lire*, *dire*, *-duire*, *braire*, *raire*, *cuire*). Des cas tels que *nigru* > *noir* et non **noire* (Bourciez & Bourciez 1967 : § 132 rq. 2) sont obscurs. Fouché (1966 : 502) traite **integru* comme *nigru*.

lat vulg. VT.RV (changement accentuel) > (gallo-)roman V.TRV (les autres événements). Il est défendu par exemple par Loporcaro (sous presse : § 3) :

"Se si ammette dunque per il latino arcaico e tardo l'eterosillabicità, si deve ricostruire un'evoluzione in quattro fasi : a. lat. arcaico -VC.RV-, b. lat. class. -V.CRV-, c. lat. tardo/proto-rom. -VC.RV, d. lingue rom. -V.CRV-".

Dans ce sens également Timpanaro (1965 : 1093) :

"Piuttosto che ad una netta separazione tra una pronunzia popolare intè-grum, mantenutasi dall'epoca preistorica fino al sorgere delle lingue romanze, e una pronunzia dotta in-te-grum, mantenutasi con altrettanta costanza almeno per tutta l'età classica, io credo a una prevalere ora dell'una ora dell'altra accentazione (in conseguenza di sillabazioni diverse) in diverse epoche".

Cette hypothèse fait, on le voit, de la structure syllabique le moteur du changement accentuel. A l'opposé, il existe des auteurs pour qui ce changement n'est pas conditionné par le niveau syllabique (cf. infra). La référence à la syllabe est ainsi la ligne de fracture majeure entre les diverses hypothèses proposées.

Pour le compte des solutions de-type "syllabique", on mentionnera l'hypothèse d'une période intermédiaire où *muta cum liquida* a été géminée : *colubra* > **colubbra* > **colubra*¹⁴. Comme précédemment, la règle accentuelle restant invariable, la pénultième est régulièrement tonique dans la période géminée, étant entravée (Fouché 1969 : 152). Bourciez & Bourciez (1967 : § 6 rq.1) proposent aussi un scénario avec gémination, mais favorisent une solution sans ordre chronologique des événements : les deux variantes, simple *colubra* (du *sermo cotidianus*) et géminée **colubbra* (du *sermo rusticus*), ont coexisté avant de finalement "se fondre" en **colubra*.

Enfin, nous rappellerons une hypothèse qui est d'un intérêt particulier dans la mesure où, tout en maintenant le principe d'une corrélation directe entre la structure syllabique et l'assignation de l'accent, elle ne fait pas appel à un statut syllabique oscillant des groupes TR : l'hypothèse de l'anaptyxe. Ce scénario suppose qu'une voyelle s'est développée au sein du groupe TR, portant *colubra* à **colobera*. La règle accentuelle, inchangée, s'applique normalement, produisant le résultat proparoxytonique **colobera*. Ce changement accentuel advenu, le même sort a été réservé à la voyelle anaptyctique qu'aux autres voyelles post-toniques internes en gallo-roman : elle a été syncopée. Vendryes (1902 : 94 n.1), l'attribuant à Neumann (1896), y voit "une hypothèse fort ingénieuse", même s'il ne la retient pas *in fine*.

14 Hypothèse qu'on pourrait appeler la "solution italienne" : les groupes TR avec T = labiale sont géminés en italien : *febbre* "fièvre" < *febre*, *fabbro* "forgeron" < *fabru*, *nebbia* "brouillard" < *neb(u)la*, *fibbia* "boucle [attache]" < *fīb(u)la* (cf. Rohlf's 1966 : §§ 247, 261), les labiales simples intervocaliques étant, elles, exemptes de gémination : *faba* > *fava* "fève".

Plus récemment, l'hypothèse a été reprise dans de Groot (1921), Richter (1934 : 45 et suiv.) et Niedermann (1985 : 16-17). Elle peut apparaître comme une hypothèse *ad hoc* dans la mesure où la seule trace de la voyelle anaptyctique est l'événement qu'elle est censée expliquer : le changement accentuel. Mais elle présente l'avantage de proposer une corrélation directe entre l'effet observé et les propriétés intimes de *muta cum liquida* : ce type de groupe — et ce type seul, étant instable, est le seul à être ainsi cassé par une voyelle d'appui.

Considérons à présent les solutions qui écartent toute référence au niveau syllabique. Le cœur de ces approches est l'idée que la règle accentuelle a été modifiée : fondée sur la structure syllabique en latin classique, elle a cessé de l'être en latin vulgaire. Pope (1952 : 100) formule le nouvel algorithme ainsi : "*the penultimate syllable is stressed whenever it contains a long vowel, a diphthong, or a vowel of any kind followed by any two consonants or a double consonant*". La règle latine faisait ainsi une différence cruciale entre les groupes TR et RT : CVCVTRV était proparoxytonique, CVCVRTV paroxytonique. Tous les membres du premier schéma, i.e. le paradigme *colubra*, étant aussi devenus paroxytons en gallo-roman, la formule de Pope décrit adéquatement les faits : la voyelle pénultième est tonique si elle est suivie d'un groupe consonantique, quelle que soit la courbe de sonorité de celui-ci.

Moyennant quelques variations de détail, cette analyse est également celle de Ward (1951 : 484), Steriade (1988 : 399) et Bullock (2001). Le dernier auteur promeut l'idée d'un fonctionnement dissocié et parallèle des mondes prosodique et syllabique, sous l'appellation de "double prosodie". Selon cette approche, la théorie doit reconnaître deux niveaux de représentation séparés pour les phénomènes syllabiques et prosodiques ; ceux-ci peuvent parfois se mélanger comme par exemple en latin, mais fonctionnent séparément par ailleurs, situation illustrée par le gallo-roman puisque l'accent s'y calcule en dehors de toute considération syllabique, alors que des processus segmentaux telle la diphtongaison continuent à être conditionnés par la syllabe.

Enfin, Pulgram (1975 : 168-171) dénie également tout rôle à la structure syllabique. Il fonde l'idée d'un "*general trend towards paroxytony*" appuyé notamment sur la perte des voyelles internes atones (*lep(o)re* > *lièvre*, *tab(u)la* > *table* etc.) et le déplacement de l'accent dans certains proparoxytons (*muljere* > **muljere*). Lahiri et al. (1999 : 395) reprennent ce raisonnement à leur compte : privée de sa base empirique, la règle accentuelle latine n'a pu survivre.

Le caractère empiriste, voire pragmatique, des solutions non-syllabiques apparaît clairement : elles couvrent indiscutablement les données, mais supposent, sans autre raison que la nécessité de rendre compte de ce qu'on observe, que le phénomène de changement accentuel et lui seul, échappe au conditionnement syllabique dont le caractère déterminant est par ailleurs patent dans la totalité des phénomènes — y compris l'assignation de l'accent dans la langue source. Qui plus est : se rabattre sur le seul nombre

des consonnes au lieu d'évaluer leur rapport hiérarchique revient plus ou moins à capituler devant le problème que pose le paradigme *colubra*, et par conséquent à perdre tout espoir de voir ces faits contrariants, et précieux pour cette raison même, permettre une avancée de la théorie syllabique. Aussi, en dépit des difficultés qu'elle soulève en l'état actuel de la réflexion, pensons-nous que l'intérêt heuristique commande de maintenir l'idée que, comme pour tous les autres phénomènes, la structure syllabique est déterminante dans le changement accentuel observé dans le paradigme *colubra*.

Quoi qu'il en soit, nous ne statuerons pas au-delà sur l'interprétation exacte qu'il convient de donner du paradigme *colubra* en gallo-roman. En tout état de cause, ce paradigme montre avant tout que le statut syllabique de *muta cum liquida* ne peut pas être déduit de ses simples propriétés phonétiques ou de sa courbe de sonorité — alors qu'à l'inverse les groupes RT, TT et RR sont toujours hétérosyllabiques. Seul le comportement de TR peut permettre de déterminer son statut syllabique. Le paradigme *colubra* montre que le même objet TR peut correspondre à plusieurs réalités syllabiques au sein de la même langue : que celui-ci comporte des mots où l'accent se déplace et d'autres où il reste stable ainsi que des doublets témoigne de l'ambiguïté de *muta cum liquida*. D'une manière ou d'une autre, toute analyse des faits exposés doit rendre compte de la malléabilité syllabique des groupes TR.

Après avoir mis en évidence, au travers du paradigme *colubra*, l'identité syllabique instable des groupes TR, nous nous tournons, dans les pages restantes, vers deux autres ensembles de faits gallo-romans dans chacun desquels *muta cum liquida* se comporte de manière parfaitement uniforme mais différente dans l'un et l'autre cas.

3. LES SÉQUENCES C+YOD EN GALLO-ROMAN

Nous avons proposé ailleurs (Ségéral & Scheer 2001b) que le devenir des séquences C+yod, issues de la consonnification des voyelles latines brèves hautes et moyennes devant voyelle (lat. cl. *filia*, *vidua* > *filja*, *vedwa*), ne peut se comprendre qu'en supposant leur hétérosyllabité *systématique*. Cette analyse est classique et reçue pour les groupes labiaux : *rabia* > *rage*, *sepia* > *seiche*, *cavea* > *cage*, *simiu* > *singe*. Nul ne peut croire ici que les consonnes labiales ont été palatalisées par yod car les labiales ne palatalisent pas, ni en gallo-roman ni ailleurs. L'explication n'est donc point phonétique ou segmentale : aucun agent palatal ne pénètre la labiale afin de l'assimiler. Au contraire, le phénomène est d'ordre *positionnel* (ou autrement dit, syllabique) : c'est parce que C+yod est hétérosyllabique que yod se trouve en position dite appuyée¹⁵ et que, pour cette raison, et pour cette raison seulement, il se renforce en ([t], dʒ] >) [j,ʒ], exactement comme il le fait dans l'autre partie de la position forte, l'initiale de mot : *jocu* > *jeu*. Le

¹⁵ Cf. Ségéral & Scheer (2001a) pour une définition formelle de la notion de "Position Forte", ainsi que son incidence, déterminante, en gallo-roman.

sort de la labiale confirme l'analyse : comme partout ailleurs, elle est perdue en position de coda (*rupta* > *route*, *cub(i)tu* > *coude* etc.).

Notre analyse s'écarte des interprétations classiques lorsqu'il est question des dentales et vélares. Celles-ci étant palatalisables à l'envi, leur évolution lorsqu'elles sont suivies de yod est attribuée classiquement à l'action palatalisante de celui-ci. On serait donc en face d'un phénomène dont la situation déclenchante est unique (C+yod), mais qui aurait deux causes différentes : positionnelle pour les labiales, assimilatrice pour les dentales et vélares. La solution par défaut serait la dernière, à laquelle les labiales dérogeraient parce qu'elles sont impalatalisables : la séquence C+yod serait réduite dans ce cas par le biais d'un renforcement de yod.

Nous pensons au contraire que l'évolution de *tous* les groupes C+yod répond au même principe explicatif, en l'occurrence le facteur positionnel. Les contaminations dues à l'agent palatal existent, bien sûr, mais ne sont que secondaires : elles se greffent, de manière opportuniste, sur le résultat de la fortition qui est acquis indépendamment de toute influence segmentale (ou "phonétique").

Si cette analyse (pour le détail de laquelle nous renvoyons le lecteur à Ségéral & Scheer 2001b) est correcte, nous avons un cas où une séquence obstruante + sonante est, en gallo-roman, de manière uniforme et pour toute la langue, hétérosyllabique, i.e. une instance de (1b). Ce résultat est contraire au Principe de l'Attaque Maximale (cf. section 1) qui voudrait que toute séquence C+yod soit d'abord syllabifiée de manière homosyllabique (1a), pour ensuite être soumise au processus de "Coda Capture". Il n'est nul besoin de monter pareille usine à gaz ici car le résultat, hétérosyllabique, est constant. Nous pensons donc que les deux principes en question, l'Attaque Maximale et la Coda Capture, sont un mirage génératif, issu du tout-procédural instauré par Chomsky & Halle (1968) : les situations sont diverses, et ce n'est pas la composante computationnelle de la grammaire qui décide du statut syllabique des groupes consonantiques. Celui-ci, comme le reste de la structure syllabique, est au contraire une propriété lexicale.

Après avoir rencontré avec *colubra* un cas où le statut des groupes TR oscille entre homo- et hétérosyllabité, et un autre, C+yod, où il est uniformément hétérosyllabique, nous abordons dans la section suivante un phénomène qui demande également une interprétation unitaire de TR, mais cette fois en tant que segment à contour (1c).

4. L'ÉPENTHÈSE EN GALLO-ROMAN (CAM(E)RA > CHAMBRE)

La discussion des particularités de *muta cum liquida* n'inclut pas d'ordinaire les faits concernant l'épenthèse consonantique, type *cam(e)ra* > *chambre*. La chose est fort étonnante dans la mesure où cette évolution produit des groupes TR. L'épenthèse ne peut pas ne pas être une pièce cruciale dans le dossier *muta cum liquida* en gallo-roman.

L'analyse que nous présentons *infra* du processus en question donne une interprétation différente de celle qui est communément admise : nous

affirmons en effet que l'"épenthèse" n'en est pas une, et qu'elle ne doit rien à un "mauvais contact" entre deux sonantes. Nous proposons en effet de voir dans le groupe [br] qui émerge dans *chambre* la version forte du [r] de *cam(e)ra* placé en position forte par la chute de la voyelle post-tonique. Ce groupe TR émergent a la valeur d'une seule consonne : c'est un segment de contour mono-positionnel (1c).

Avant de considérer les faits en gallo-roman, il est utile de faire un bref détour par le malgache (données et analyse : Ali 2003), en vue de montrer 1) que les groupes TR d'un système peuvent être des segments à contour, et 2) que l'apparition "ex nihilo" de l'occlusive procède bien en ce cas d'une fortition de la sonante.

Le malgache possède l'inventaire consonantique suivant :

(3) inventaire consonantique du malgache

p	b	t	d		k	g	
f	v	s	z	ç			h
m		n			ŋ		
		r,l					

Il s'agit par ailleurs d'une langue ouvertement "CVCV" (i.e. où tous les mots sont des séquences strictes de consonnes et de voyelles, commençant par une consonne et se terminant par une voyelle), ou presque : les seuls groupes consonantiques que l'on rencontre sont des séquences nasale-obstruante homorganique, ainsi que [ts], [dʒ], [tr] et [dr] ("r" est normalement rétroflexe ici). D'un point de vue indo-européen, on est certainement tenté de voir *a priori* dans les deux derniers groupes des attaques branchantes bi-positionnelles (1a). Mais la seule situation statique exposée suggère fortement une autre vision : si le malgache en effet autorisait les attaques branchantes, on s'attendrait à y trouver également [pr, br, pl, bl] et [kr gr, kl, gl]. Or ces combinaisons sont absentes.

Mais il y a aussi des arguments positifs en faveur de l'idée que [ts], [dʒ], [tr] et [dr] sont des segments à contour (1c). Il existe en malgache un processus de composition qui provoque la perte de la voyelle finale du premier membre et le renforcement de la consonne initiale du second. Nous faisons état sous (4) du cas où la dernière consonne du premier mot est une nasale¹⁶.

¹⁶ S'il s'agit d'une consonne non-nasale, elle est perdue avec la voyelle qui la suit, perte qui pour autant ne change rien au renforcement de la première consonne du second mot : par exemple *f* → *p* /*tapaka* + *fe*/ → *tapa-pe*, cf. Ali (2003). C'est que la consonne en question a disparu phonétiquement, mais sa position demeure, de sorte que sa voisine de droite se trouve toujours en position appuyée.

(4) renforcement post-nasal en malgache

alt.	mot 1	mot2	composé	glose m1	glose m2	glose comp.
f→p	fufuna	fati	fufumpati	odeur	cadavre	odeur fétide
v→b	fufuna	vadi	fufumbadi	odeur	époux	fiancé
l→d	fufuna	luza	fufunduza	odeur	malheur	pressentir le mal
h→k	uluma	hala	ulurjkala	personne	détesté	ennemi

[ts], [dʒ] et [dr] participent à ce processus et il s'avère qu'ils sont les versions fortes respectives de [s], [z], [r] :

(5) [ts], [dʒ] et [dr] sont les versions fortes de [s], [z] et [r]

alt.	mot 1	mot 2	composé	glose m1	glose m2	glose comp.
r→dr	manana	reni	mamandreni	avoir	mère	avoir une mère
s→ts	fufuna	savuni	fufuntsavuni	adeur	savon	odeur du savon
z→dʒ	manana	zu	Manandzu	avoir	droit	avoir le droit

Or ces versions fortes de [s], [z] et [r] ne peuvent représenter autre chose que des objets mono-positionnels de type (1c) puisque, outre le parallélisme strict avec [p, b, d, k] sous (4), nous savons que le malgache n'admet jamais trois consonnes de suite. En malgache nous avons donc affaire avec [dr], à une séquence TR qui, d'une part, est à l'évidence mono-positionnelle et, d'autre part, se présente comme le résultat de la fortition de [r].

Retournons maintenant au gallo-roman et rappelons d'abord – brièvement car ils sont bien connus – les faits concernant l'épenthèse gallo-romane. La syncope des voyelles latines post-toniques et pré-toniques non initiales engendre toutes sortes de groupes consonantiques C₁C₂ (cf. Bourciez & Bourciez 1967 : § 158, 189, 197, Pope 1952 : § 369-370, Fouché 1966 : 822-3, 840). Lorsque le groupe résultant est m-l, m-r, n-l, n-r, s-r, z-r ou l-r, une occlusive apparaît régulièrement au milieu de la séquence, occlusive qui hérite son lieu d'articulation et son voisement de C₁ (voisée après sonante et [z], sourde après [s] ; le symbole "L" ci-dessous réfère à toute consonne liquide).

(6) a. N_L	b. s_L
m-r cam(e)ra chambre	s-r *ess(e)re être
n-m num(e)ru nombre	dix(e)runt afr. distrent (fr. dirent)
m-l sim(u)lare sembler	z-r laz(a)ru ladre
cum(u)lu comble	*miz(e)runt afr. misdrent (fr. mirent)
n-r cin(e)re cendre	c. L_L
pon(e)re pondre	l-r mol(e)re moudre
n-l spin(u)la épingle	*vol(e)r+ayo afr. voldrai (fr. voudrai)

Classiquement, l'épenthèse est imputée à un contact jugé défavorable

sur le plan phonétique entre deux segments devenus adjacents suite à la syncope vocalique. Au contraire, un "bon" contact dans lequel soit une attaque branchante TR soit une entrave RT est créée n'appelle pas d'épenthèse "réparatrice" : ung(u)la > ongle, perd(e)re > perdre etc. d'un côté, poll(i)ce > pouce, ver(e)cundia > vergogne de l'autre.

L'épenthèse, par définition, ajoute à une structure un objet et ainsi augmente son volume. Or il existe de bonnes raisons de penser qu'un processus phonologique ne peut pas provoquer l'apparition de matériel syllabique supplémentaire. Un tel ajout ne peut se produire que dans le cadre d'une opération de niveau morphologique ou prosodique comme par exemple l'accentuation. Le rappel extensif de l'argumentaire qui fonde ce principe n'est matériellement pas possible dans le cadre de cet article et nous prions le lecteur de se reporter à Ségéral & Scheer (sous presse) pour une justification plus détaillée. Nous nous contenterons ici du seul exemple des consonnes latentes en français. Si le t latent de méchant pouvait, du seul fait qu'il est présent dans l'information segmentale lexicale du mot, déclencher l'apparition d'unités syllabiques auxquelles s'associer, il serait audible en toutes circonstances. Or ce n'est pas le cas : ce segment ne s'entend que si une opération morphologique (formation du féminin, par exemple) lui en offre l'opportunité en fournissant une unité syllabique contenant un point consonantique libre auquel il peut s'associer – ou bien, et c'est la "liaison", s'il peut s'associer à une position consonantique libre à l'initiale du mot suivant, mais il s'agit d'une position déjà existante.

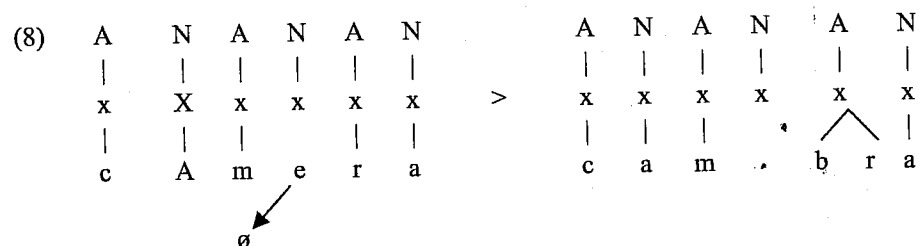
Or dans le cas de l'épenthèse, nous n'avons affaire à aucune opération d'ordre morphologique ou prosodique. Le traitement phonologique de la séquence m-r dans cam(e)ra > chambre ne peut par conséquent se faire qu'à "volume constant". Ce qui interdit qu'elle mène à la constitution d'une attaque branchante, laquelle supposerait l'insertion d'un point squelettal supplémentaire, en grisé sous (7) ci-dessous¹⁷ :

(7)	A	N	A	N	A	N		A	N	A	N	A	N
							>						
	x	x	x	x	x	x		x	x	x	x	x	x
	c	a	m	e	r	a		c	a	m	b	r	a

↙
ø

17 Bien que nous favorisions une théorie qui suppose une structure syllabique différente (Ségéral & Scheer 2001a, Scheer 2004), nous utilisons ici par commodité, cela n'ayant aucune incidence sur notre propos, les représentations syllabiques les plus courantes. Les "x" représentent les unités de temps, et leur association linéaire, le squelette. A et N sont les abréviations pour "attaque" et "noyau".

Si le volume syllabique est constant, la séquence [br] ne peut identifier qu'un seul point squelettal (celui du r de l'étymon), en d'autres termes, elle doit être un segment à contour de type (1c) :



Dans ce cadre, on n'assiste point ici à une "épenthèse" : il s'agit d'un processus transformant une consonne, [r], en une autre, l'"affriquée" [br], processus qui est une *fortition* exactement du même ordre que celle qui fait passer la sifflante s à l'affriquée ts dans les séquences n-s dans certains dialectes italiens (napolit. [pentsare]) à côté d'it. *pensare*, cf. Rohlfs 1966 : § 266) ou w à la labio-vélaire g^w dans les séquences C-w en provençal (*tenguisti* < tenuisti, cf. Mok 1977 : 42), ou encore, comme on l'a vu en section 3, [j] à l'affriquée [dʒ] dans les séquences C+yod.

Toutes ces fortitions interviennent dans un contexte identique : dans la position "appuyée" (= postconsonantique hétérosyllabique) qui est, avec l'initiale de mot, constitutive de la "position forte". Or c'est précisément dans cette position que la syncope vocalique (pré- ou post-tonique) amène la liquide (l ou r) dans les séquences qui nous occupent.

Le processus ne consiste donc nullement en une "épenthèse" que provoquerait un contact phonétiquement malencontreux ; il s'agit d'une *fortition*, régulière dans la position syllabique où la liquide, consonne faible, se trouve placée par suite de la syncope. Aucune fortition ne s'observe lorsque la syncope crée des groupes RT : l'obstruante T est bien, de même, placée en position appuyée, mais, étant déjà forte, elle n'est évidemment pas susceptible de se renforcer davantage. Aucune fortition n'intervient non plus lorsque la syncope produit des groupes TR pour la même raison que celle qui est classiquement admise : contrairement à RT, le groupe TR, étant une attaque branchante bien formée, se constitue en tant que telle à l'issue de la syncope – ceci, toujours, sans aucune augmentation du volume syllabique.

Comme on le voit, notre analyse réintègre l'"épenthèse consonantique", laquelle demeure ordinairement une sorte d'appendice non-organique et sans relation avec le reste des événements, dans la phénoménologie bien connue du gallo-roman et qui, à vrai dire, en constitue la régularité centrale : les effets positionnels, i.e. les processus de lénition/fortition. L'analyse présentée rend ainsi son unité au fonctionnement de la langue, tout comme l'analyse des "palatalisations" dont les groupes C+yod (cf. section 3) sont l'objet.

Au-delà de ce bénéfice en termes de généralisation, l'existence d'une structure syllabique de type "affriquée" (1c) en gallo-roman pour les groupes TR, que l'épenthèse permet de mettre en évidence, est confirmée indirectement par les interprétations renouvelées qu'elle permet de phénomènes qui d'ordinaire sont considérés comme marginaux et mal intégrés dans la logique évolutive de la langue : le r parasitique (apparition d'un r non-étymologique, type *thesauru* > *trésor*) et la métathèse de r (type *berbiice* > *brebis*), deux phénoménologies qui à l'instar de l'épenthèse ne peuvent pas être disjointes de la réflexion sur le problème syllabique que constituent les groupes TR.

On trouve en français un certain nombre de r non-étymologiques (Fouché 1969 : 756-760 ; Bourciez & Bourciez 1967 : § 178). Voici quelques exemples :

(9) a. #T__V		c. C.T__V
vit <u>i</u> cula	<i>v</i> rille	per <u>d</u> ice
thes <u>a</u> uru	<i>t</i> résor	celt. *derb(i)ta
Néerl. tingel	<i>t</i> ringle	<i>d</i> artre
		*term(i)te
		<i>t</i> erte
		*can(a)pu
		<i>c</i> hanvre
b. V.T__V		sp <u>e</u> lta
patte X dial. gadrouiller	<i>p</i> atrouillé	<i>é</i> peautre
flam. pleute (??)	<i>p</i> lêutre	calenda <u>a</u> riu
		<i>c</i> alendrier
		reg <u>e</u> sta
		<i>r</i> egistre

La cause de l'apparition de ces r est tout sauf claire : même en mettant à contribution les "pressions analogiques" à outrance, on ne rend compte que très aléatoirement de leur présence dans ces mots plutôt que dans d'autres. La logique dérivationnelle elle-même est battue en brèche : on a *arbalète* (< arc(u)ballista) mais *arbalétrier*, et, plus récemment, Noël Godin qui s'est fait une profession de flanquer des *tartes* à la crème dans la figure des plus en vue de ses contemporains est souvent surnommé *l'Entartreur*. Mais si les causes sont opaques (et nous n'avons pas d'explication particulière à proposer sur ce point), ce qui saute aux yeux, en revanche, c'est que les sites d'apparition de ces r "tombés du ciel" sont très nets : ils n'apparaissent qu'en position forte, à l'initiale de mot parfois, et surtout en position "appuyée" (=postconsonantique). C'est le contraire dans les positions faibles : il n'y a pas à notre connaissance d'exemple de telles apparitions de r en coda, et celles que nous rapportons pour l'intervocalique sous (9b) sont à peu près les seuls exemples qu'on puisse produire – encore s'agit-il de cas problématiques.

Les groupes TR qui résultent de l'apparition de ces r "parasites" ne constituent pas des fortitions : tr n'est pas la forte de t. Pour autant, la formation de ces groupes dans les seules positions fortes se comprend mieux dès lors qu'il existe dans la langue un objet TR mono-positionnel, "affriquée", c'est-à-dire dont l'apparition n'implique aucune opération prosodique, et initialement distribué exclusivement en position forte en tant que résultat de la fortition de r.

Les fréquentes métathèses de r qu'on note tout au long de la diachronie gallo-romane (Pope 1952 : § 124, Fouché 1969 : 751-3, Bourciez & Bourciez 1967 : § 178, 180) constituent une autre de ces phénoménologies capricieuses dont les causes ne sont pas plus claires que celle de la précédente. Mais considérons les données de (10) :

(10) a. de TR post-consonantique vers #T__		c. de R en coda vers #T__	
temp(e)rare	<i>Tremper</i>	torc(u)lu	<i>treuil</i>
fimbria	<i>frange</i>	*berbice	* <i>brebis</i>
*fim(o)riare	afr. <i>frambaier</i>	*format(i)cu	<i>fromage</i>
fund(u)la	<i>fronde</i>	*turb(u)lare	<i>troubler</i>
		*torsare	<i>trousser</i>
b de TR intervocalique vers #T__		*bertjolu	afr. <i>brequel</i>
*bib(e)rat(i)cu	<i>breuvage</i>	furlone (< frk *hurslo)	<i>frelon</i>

On note immédiatement 1) que r migre toujours vers un T initial de mot et 2) que r migre presque toujours¹⁸ à partir d'une coda.

La dernière de ces deux observations s'interprète simplement comme une lénition de r (r > ø) en coda, position faible. On le sait, toutes les consonnes en coda sont éliminées en gallo-roman, à l'exception, en coda finale, des labiales et de l. Seul r résiste généralement à la lénition, mais il n'en est pas moins sujet à l'amuïssement en coda finale de mot ([-er] de l'infinitif du 1^{er} groupe > [-e] et *léger*, *premier*, etc.) et même, sporadiquement, en coda interne (afr. *berfroi*, mod. *beffroi* [befrwa], pop. [mekrədi] pour *mercredi*, cf. Bourciez & Bourciez 1967 : § 180). La migration massive des r situés en coda n'est ainsi qu'un aspect de cette tendance à la lénition.

Cette lénition de r en coda que constitue objectivement la métathèse de r ne s'accompagne pas de la perte pure et simple de l'information segmentale qu'il représente : r ne *disparaît* pas, il migre. En cela, toutefois, il ne se distingue pas des autres consonnes que la lénition élimine en coda. L'une des caractéristiques majeures du gallo-roman est en effet que l'information segmentale contenue dans les codas éliminées tend à être préservée – déposée, au moins partiellement – *ailleurs*. L'exemple le plus évident est évidemment celui des nasales dont l'élimination systématique en coda (finale et interne) ne s'accompagne pas de la perte totale de l'information segmentale qu'elles contenaient : celle-ci est reportée sur la voyelle précédente qui devient nasale. De même la latérale, vélarisée puis éliminée en coda (interne), subsiste en "vélarisant" la voyelle qui la précède. De même enfin les obstruantes qui, incapables de transférer leur information segmentale sur un autre segment, se conservent néanmoins, en finale en tout

18 Les listes (10a) et (10b) sont probablement peu éloignées d'être exhaustives, la liste (10c) au contraire est partielle : cf. *frelater* (< néerl. verlaten), *cravache* (< germ. Karbatsche), *cramoisi* (< esp. carmesi), *calembredaine* (< calembour-daine), *fripe* (afr. frippe, ferpe, felpe de *faluppa), *fredaine* (< fard-), etc.

cas, sous la forme de consonnes latentes : les consonnes de liaison. Ce qui est étonnant dans le cas de la lénition qui affecte r dans le cadre de la métathèse n'est donc pas que l'information segmentale qu'elle représente tende à être préservée, c'est le *mode* de cette conservation. Ce n'est pas en ce cas sur les segments adjacents que l'information est "stockée", en effet, mais à distance et sur des consonnes, non des voyelles.

Or ce mode singulier de conservation en quoi consiste la métathèse de r ne se comprend que si les conditions existent qui la permettent. La possibilité dans la langue de TR "affriquées" correspond exactement aux conditions exigées. Le choix des consonnes initiales de mot comme site d'ancrage des r migrants répond à la distribution des objets TR de type "affriquée" (1c) qui a déjà été observée : ceux-ci élisent domicile en position post-consonantique lors de l'"épenhèse", en position initiale ici – autrement dit dans les deux positions qui ensemble constituent la position forte en (gallo-)roman.

CONCLUSION

Nous avons considéré dans ce qui précède trois ensembles différents de faits : dans l'un, C+yod, *muta cum liquida* apparaît uniformément hétérosyllabique ; dans un autre, les groupes TR résultant de l'"épenhèse", se présentent comme des consonnes à contour, des "affriquées", de type (1c) ; le paradigme *colubra* montre, enfin, que ces mêmes séquences oscillent entre homo- (1a) et hétérosyllabité (1b).

Il apparaît donc que le statut syllabique de *muta cum liquida* ne peut être déterminé qu'en produisant des arguments phonologiques. Les propriétés physiques de ces séquences telle leur courbe de sonorité, contrairement à celle des groupes RT, TT et RR qui sont toujours hétérosyllabiques, ne trahissent en rien leur véritable identité. *Muta cum liquida* est un objet syllabiquement plastique.

Toute théorie phonologique qui reconnaît une prédétermination quelconque pour les groupes TR est pour cette raison dans l'erreur. C'est donc le cas des théories qui utilisent, à un titre ou à un autre, le Principe de l'Attaque Maximale, la Coda Capture ou encore l'ambisyllabité. Le fait que les groupes TR aient, dans les langues du monde, plus souvent tel statut syllabique que tel autre (supposément TR homosyllabique, ce dont on peut douter) ne fait rien à l'affaire : nous suivons ici Newmeyer (1998) qui rappelle qu'une grammaire qui ambitionne de caractériser la compétence doit définir ce qui est possible et non ce qui est fréquent.

Cette approche éclaire, croyons-nous, les grands traits évolutifs du gallo-roman, en permettant de ramener des phénomènes jusqu'alors disparates dans le champ d'une régularité unique et centrale : l'action des forces positionnelles (syllabiques) responsables des lénitions/fortitions en quoi consiste l'essentiel de la diachronie gallo-romane.

Au-delà, une question fort intéressante se pose : plusieurs variétés de *muta cum liquida* ont-elles cohabité dans un même état synchronique de la langue ? Si c'est en effet le cas, comme divers faits invitent à le penser, il convient de se demander si la distribution des différentes formes syllabiques de *muta cum liquida* obéit ou non à des régularités. Des arguments existent, semble-t-il, pour une réponse positive. Ces points, brièvement évoqués dans Ségéral & Scheer (sous presse), constituent un axe de recherches futures.

BIBLIOGRAPHIE

- ALI F. (2003), Les positions fortes et faibles des consonnes en malgache. Mémoire de DEA, Université de Nice.
- ALLIÈRES J. (2001), Manuel de linguistique romane. Paris : Champion.
- BOURCIEZ E. (1930), Eléments de linguistique romane. Paris : Klincksieck.
- BOURCIEZ E. & BROUCIEZ J. (1967), Phonétique française. 9^e édition, Paris : Klincksieck.
- BULLOCK B. (2001), Double Prosody and stress shift in Proto-Romance. *Probus* 13, 173-192.
- CARTON F. (1974), Introduction à la phonétique du français. Paris : Bordas.
- CHOMSKY N. & MORRIS H. (1968), The Sound Pattern of English. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- CLÉDAT L. (1917), Manuel de phonétique et de morphologie historique du français. Paris : Hachette.
- De GROOT A.W. (1921), Anaptyxe im Lateinischen. Göttingen.
- DELL F. (1973), Les règles et les sons. Paris : Hermann.
- ELCOCK W.D. (1960), The Romance Languages. London : Faber & Faber.
- ERNOUT A. & MEILLET A. (1985), Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots. Paris : Klincksieck.
- FOUCHÉ P. (1966-1973), Phonétique historique u français. Trois volumes. Paris : Klincksieck.
- GRANDGENT C.H. (1934), An Introduction to Vulgar Latin. New York : Hafner.
- GUSSENHOVEN C. & HAIKE J. (1998), Understanding Phonology. London : Arnold.
- HARRIS J. (1999), Release the captive coda: the foot as a domain of phonetic interpretation. *UCL Working Papers in Linguistics* 11, 165-194.
- HIRST D. (1985), Linearisation and the Single-Segment Hypothesis. *Grammatical Representation*, édité par Jacqueline Guéron, Hans Obenauer & Jean-Yves Pollock, 87-100. Dordrecht : Foris.
- JURET A.-C. (1938), La phonétique latine. Paris : Belles-Lettres.
- KAHN D. (1976), Syllable-based generalizations in English phonology. Thèse de doctorat, MIT.
- La CHAUSSÉE F. (1974), Initiation à la phonétique historique de l'ancien français. Paris : Klincksieck.
- LAHIRI A., RIAD T. & HAIKE J. (1999), Diachronic prosody: From Latin to Romance. *Word Prosodic Systems in the Languages of Europe*, édité par Harry van der Hulst, 386-398. Berlin : Mouton de Gruyter.
- LANLY A. (1971), Fiches de philologie française. Paris : Bordas.
- LASS R. (1984), Phonology. An introduction to basic concepts. Cambridge : Cambridge University Press.
- LOPORCARO M. in press. La sillabazione di *muta cum liquida* dal latino al romanzo. Ms.
- LOWENSTAMM J. (2003), Remaks on mutae cum liquida and branching onsets. *Living on the Edge. 28 papers in honour of Jonathan Kaye*, édité par Stefan Ploc, 339-363. Berlin, New York : Mouton de Gruyter.
- MANIET A. (1975), La phonétique historique du latin dans le cadre des langues indo-européennes. Paris : Klincksieck.
- MEILLET A. & VENDRYES J. (1963), Traité de grammaire comparée des langues classiques. Paris : Champion.
- MEYER-LÜBKE W. (1890-1906), Grammaire des Langues Romanes [trad. Fr. E. Rabiet], 4 vol. Paris : Welter.
- MOK, Q.I.M. (1977), Manuel pratique de morphologie d'ancien occitan. Muiderberg, Pays-Bas : Dick Coutinho.
- MONTEIL P. (1970), Eléments de phonétique et de morphologie du latin. Paris : Nahan.
- NEUMANN F. (1896), Zu den vulgärlateinisch-romanischen Accentgesetzen. *Zeitschrift für romanische Philologie* 20, 519-522.
- NEWMAYER F. (1998), The irrelevance of typology for linguistic theory. *Syntaxis* 1, 161-197.
- NIEDERMANN M. (1985), Précis de phonétique historique du latin. Paris : Klincksieck.
- NYROP Kr. (1904), Grammaire historique de la langue française, 4 volumes. Copenhague : Gyldendalske Boghandel Nordisk Forlag.
- PALMER L. (1968), The Latin Language. London : Faber & Faber.
- POPE M. (1952), From Latin to Modern French with especial Consideration of Anglo-Norman. Manchester : Manchester University Press.
- PULGRAM E. (1975), Latin-Romance phonology : prosodics and metrics. München Fink.
- RENNISON J. (1998), Contour segments without subsegmental structures. *Structure and Interpretation*, édité par Eugeniusz Cyran, 227-245. Lublin : Folium.
- RENNISON J. & NEUBARTH F. (2003), An x-bar theory of Government phonology. *Living on the Edge. 28 papers in honour of Jonathan Kaye*, édité par Stefan Ploc, 95-130. Berlin, New York : Mouton de Gruyter.
- RICHTER E. (1934), Chronologische Phonetik des Französischen bis zum Ende des 8. Jahrhunderts. Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie 82.
- ROCA I. (1994), Generative Phonology. London : Routledge.
- ROHLFS G. (1966-69), Grammatica storica della lingua italiana e die suoi dialetti. Trois volumes. Torino : Einaudi.
- SCHEER T. (2004), A Lateral Theory of Phonology. Vol. 1 : What is CVCV, and why should it be ? Berlin : Mouton de Gruyter.

- SÉGÉRAL P. & SCHEER T. (2001a), La Coda-Miroir. Bulletin de la Société de Linguistique de Paris 96, 107-152. Téléchargeable à www.unice.fr/dsl/tobias.htm.
- SÉGÉRAL P. & SCHEER T. (2001b), Les séquences consonne + yod en gallo-roman. Recherches Linguistiques de Vincennes 30, 87-120. Téléchargeable à www.unice.fr/dsl/tobias.htm.
- SÉGÉRAL P. & SCHEER T. (sous presse), A look at the Gallo-Romance trouble with muta cum liquida through the positional prism. Papers from the workshop on diachronic Romance phonology at Going Romance 2003, édité par Haike Jacobs. Amsterdam : Benjamins.
- SPENCER A. (1996), Phonology. Oxford : Blackwell.
- STERIADE D. (1988), Gemination and the Proto-Romance Syllable Shift. Advances in Romance Linguistics, édité par David Birdsong & Jean-Pierre Montreuil, 371-409. Dordrecht : Foris.
- STERIADE D. (1994), Complex Onsets as Single Segments: The Mazateco Pattern. Perspectives in Phonology, édité par Jennifer Cole & Charles Kisseberth, 203-291. Stanford: CSLI.
- TIMPANARO S. (1965), Muta cum liquida in poesia latina e nel latino volgare. Rivista di cultura classica e medioevale 7, 1075-1103.
- VÄÄNÄNEN V. (1981), Introduction au latin vulgaire. Paris : Klincksieck.
- VENDRYES J. (1902), Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin. Paris : Klincksieck.
- WARD R. (1951), Stop plus liquid and the position of the Latin accent. Language 27, 477-484.
- ZINK G. (1986), Phonétique historique du français. Paris : PUF.

**A PROPOS DE L'ARTICLE ZÉRO DEVANT
LES NOMS ATTRIBUTS :
ÉTAT DE LA QUESTION EN MOYEN FRANÇAIS**

André VALLI
Université de Provence

M'intéressant à l'évolution des conditions de l'emploi d'un déterminant zéro devant les noms régimes directs, j'avais examiné dans des papiers précédents (Valli à paraître) les formes d'introduction des noms compléments dans les constructions support et ordinaire des verbes *Avoir*, *Donner*, *Faire*, dans un corpus de textes de moyen français. J'avais été amené à dégager un certain nombre d'observations au sujet des éléments contextuels liés à l'emploi de zéro : la présence d'un déterminant zéro en concurrence avec un indéfini ou un partitif n'apparaissait pas sans rapport avec le caractère concret ou abstrait des noms et leur classe lexicale d'appartenance ; elle paraissait également conditionnée par des éléments grammaticaux contextuels comme le nombre, la présence d'une modalité ou d'un modifieur, antéposé ou postposé.

Je voudrais montrer, dans ma communication, qu'une situation assez comparable peut être observée dans les formes d'introduction des noms attributs. A partir du corpus de textes de moyen français numérisé mis à ma disposition par l'équipe de Christiane Marchello-Nizia j'ai réuni des données qui indiquent que l'alternance des déterminants zéro et indéfini se présentait, dans une large mesure, comme un phénomène de variation, le plus souvent sémantiquement libre, mais grammaticalement conditionné -en particulier par des éléments modifieurs dans différentes positions.

L'observation des modes d'introduction des noms attributs dans le corpus de textes de moyen français¹ met à jour un certain nombre de

¹ On présente le corpus extrait de la BMF que nous avons consulté :

- Jean de Joinville : *La Vie de Saint Louis* (1298-1309).

- *Les XV Joyes du Mariage* (vers 1400).